

# Jacques Languirand de la nostalgie à l'impuissance

Lucille Roy Hewitson

Volume 5, Number 2, mai 1969

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/036390ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/036390ar>

[See table of contents](#)

## Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

## ISSN

0014-2085 (print)

1492-1405 (digital)

[Explore this journal](#)

## Cite this article

Roy Hewitson, L. (1969). Jacques Languirand : de la nostalgie à l'impuissance. *Études françaises*, 5(2), 207–216. <https://doi.org/10.7202/036390ar>

JACQUES LANGUIRAND  
DE LA NOSTALGIE À L'IMPUISSANCE

De toutes les lois fondamentales qui soutiennent et résument les divers systèmes de pensée, le cycle n'est peut-être pas la plus rare, ni la moins vraie. C'est sans doute que, bien au-delà de l'idée de l'absurde, cette loi rejoint le mouvement véritable de la vie dans son éternel renouveau, — qu'elle reste la forme même du devenir.

Jacques Languirand n'échappe guère à l'emprise du cycle. Sa pensée se mue en d'éternelles révolutions allant tour à tour de la nostalgie à l'impuissance et de l'impuissance à la nostalgie, dans un enchaînement qui prend toute la rigueur d'une fatalité. Le cycle peut aller sans cesse s'élargissant: il n'en reste pas moins le cycle, à jamais fermé sur sa perfection. Et l'homme demeure prisonnier de l'enceinte de ses idées.

\*  
\*   \*  
\*

« En tant que créateur, nous dit Jacques Languirand, avec tout ce que cette définition comporte d'inconfortable, je cherche sans cesse, je ne suis jamais satisfait de ce que je trouve, et tous les matins, je recommence. » Juché sur un poteau entre terre et ciel, l'auteur cherche obscurément, avec ténacité, un au-delà à la terne réalité du quotidien, ce recul qui lui permettrait de saisir d'un coup l'immense richesse de la vie. « J'avais peut-être rendez-vous avec moi-même au-delà de cette couche épaisse de la misère humaine, songe Perplex, afin de témoigner de ce qu'on trouve précisément au-delà: [...] ce désir d'embrasser l'univers »<sup>1</sup>. C'est ainsi que l'auteur est toujours resté avide de « grands départs ». « Pourquoi toujours cette envie de mettre le cap vers d'autres rivages ? », de-

1. *Le Gibet*, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1960, p. 146.

mande Eugène-Languirand<sup>2</sup>. L'appel irrésistible de mers lointaines, les voyages réels ou fictifs, c'est la ruée vers l'or du bonheur inaccessible — et inoubliable — de la totalité ou de la perfection. Eugène se voit exilé loin de son centre, sans jamais pouvoir fixer son être ou prendre racine :

Parfois, dit-il, au creux du silence, ou à travers la rumeur du vent, ou dans une vibration particulière de la lumière, l'espace d'un instant, je crois retrouver la saveur d'un fruit auquel j'aurais déjà mordu, dans des circonstances que je ne parviens pas à préciser ou reconnaître, l'écho d'une musique entendue au cours d'une existence antérieure. Et puis tout s'efface ... L'être chemine vers la mort, comme vers son accomplissement, vers sa véritable naissance ; il va enfin réintégrer le Tout. ~~La rage de vivre trahit peut-être une volonté de déchirer la voile, afin d'entrevoir la plénitude promise, l'espace d'une ivresse, l'instant trop court d'un orgasme. La soif est telle qu'elle comporte, semble-t-il, la promesse d'une oasis~~<sup>3</sup>.

Mais l'essentiel, est-ce d'arriver ? Non, l'essentiel, comme nous le dit Sophie des *Grands Départs*, « c'est de partir »<sup>4</sup>. Partir où, et pourquoi ? La nostalgie chez Jacques Languirand ne sort guère d'un certain vague, où l'incertitude du but ne fait que redoubler la puissance de l'élan. Toujours est-il que son héros semble tiraillé dans deux sens opposés qui le ramènent, dans une espèce de demi-obscurité, vers le moi et autrui.

Bien en deçà du petit bonhomme pris à jamais dans l'engrenage du temporel, le héros de Jacques Languirand aspire à toucher en lui à une réalité plus profonde, à une essence à réaliser. C'est cet autre moi, celui qui, comme le dit le barman, n'est pas « de service », et avec qui on pourrait avoir parfois une conversation intéressante<sup>5</sup>. L'authenticité de ce moi est intimement liée à celle de sa nouveauté, de son éternelle jeunesse.

2. *Tout compte fait*, Paris, Denoël, 1963, p. 101.

3. *Ibid.*, p. 121.

4. *Les Grands Départs*, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1958, p. 31.

5. *Les Insolites*, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1962, p. 97-98.

Il est la vie elle-même, dans toute la pureté de son jaillissement. D'où chez le héros, ce besoin constant de remonter à la source, de recommencer. Les personnages des *Violons de l'automne* et des *Grands Départs* en sont comme obsédés, — comme si toute la vie se résumait pour eux en ce seul phénomène de perpétuelle naissance. Et Perplex, au bout de son poteau, apprend, avant tout, à renaître. Il y découvre « cette joie, cette ferveur de vivre qui jaillit comme une source »<sup>6</sup>.

L'essence profonde découverte, l'homme a pour but de la réaliser. Perplex doit aller « jusqu'au bout de Perplex, même s'il en souffre, dût-il en mourir »<sup>7</sup>. Se sentant constamment dans l'obligation de faire valoir sa vie, en l'opposant aux nombreux obstacles sur sa route, Eugène-Languirand cherche avant tout à vivre intensément le rôle que le destin lui a assigné. « Oui, je crois bien que j'assumais seul, dit-il, la lourde responsabilité de pivot universel »<sup>8</sup>. Ce sentiment de devoir se double de celui d'une mystérieuse attente: le héros se sent sollicité par lui-même et par autrui. « J'ai toujours rendez-vous avec moi-même », dit Eugène. « [...] Bien qu'habitué à me décevoir, j'attends encore quelque chose de moi »<sup>9</sup>. Et les autres aussi, l'immense foule anonyme, lui semble l'appeler à son service. Dans son rêve, les applaudissements l'enivrent et le monde lui crie: « C'est lui ! — Qui ça ? — Lui ! — [...] C'est celui que nous attendions »<sup>10</sup>.

La prise de contact avec son essence profonde qui le soutient et le définit, le désir de la vie dans toute la plénitude de son immortelle fraîcheur pour mieux pouvoir la transmettre à d'autres, l'attente torturante de soi-même et d'autrui, — tels sont les sentiments qui donnent parfois au héros de Jacques Languirand la conscience — trop fugace — de se posséder et de s'appartenir.

Au-delà de son essence propre, ce même héros a soif de se mêler spontanément aux essences environ-

6. *Le Gibet*, p. 147.

7. *Ibid.*, p. 61.

8. *Tout compte fait*, p. 28.

9. *Ibid.*, p. 102.

10. *Ibid.*, p. 88.

nantes, à la vie intime d'autrui. Il désire celle-ci dans la mesure où il peut la pressentir par l'intuition de l'amour ou de l'amitié. Et l'amour et l'amitié découvrent, par-delà la chair, l'éternelle jeunesse de l'âme aimée. « Mais, dans ma tête, elle n'a pas vieilli », affirme Pitt de celle qu'il n'a cessé d'aimer<sup>11</sup>. De même, Perplex voudrait construire autour de sa femme une espèce de cage dorée, pour la préserver dans toute la pureté de son premier amour<sup>12</sup>. Une telle fusion de deux essences permettrait à l'homme de s'intégrer pleinement dans l'univers, de s'enraciner dans l'Unité. Au-delà de la chair, Eugène recherchait dans l'accouplement bien davantage « une communion avec tout ce qui vit, tout ce qui palpète, tout ce qui germe et croît. Un peu comme le mystique entretient en lui la conscience de participer à la vie cosmique »<sup>13</sup>. Ainsi, le héros pourrait enfin échapper à lui-même, « comme on se délivre d'un poids trop lourd »<sup>14</sup>. Et peut-être, ce désir de réintégration harmonieuse au sein du Tout reste-t-elle la clef profonde de l'art de Languirand, cet éternel « déraciné », pour qui la langue elle-même est, nous dit-il, « un phénomène de séduction ». « Comme les arbres, je perds mes feuilles, écrit l'auteur; j'en ai mis au panier, sur lesquelles des petites veines bleues s'efforçaient de trouver un cœur ... »<sup>15</sup> Et si son théâtre s'est fait de plus en plus épique, ne serait-ce pas surtout pour savoir « à qui ou à quoi » il appartenait, pour s'assurer qu'il n'a pas toujours été « de nulle part »<sup>16</sup>?

\*  
\*   \*  
\*

Mais vouloir n'est pas toujours pouvoir, et le héros de Jacques Languirand paraît condamné à rester à jamais victime de sa propre impuissance. Constamment dépassé par les événements, ses nombreux silences — ces petites boules dans la gorge<sup>17</sup> — rompant la conti-

11. *Les Insolites*, p. 27.

12. *Le Gibet*, p. 78.

13. *Tout compte fait*, p. 14.

14. *Les Cloisons*, dans *Ecrits du Canada français*, 1965, p. 78.

15. *Le Dictionnaire insolite*, Montréal, Editions du Jour, 1962, p. 16.

16. Voir *Tout compte fait*, p. 74.

17. *Les Grands Départs*, p. 114.

nuité du texte de points de suspension témoignent de combien de fois celui qui a voulu passer au-delà des réalités apparentes en est retombé en deçà. Tant il est vrai que l'univers moral de cet auteur n'est peuplé que de paralytiques<sup>18</sup>, et que nul n'y semble digne de regarder la lumière du soleil, qui — lui — sait remonter chaque matin « au-dessus de tout »<sup>19</sup>. Certes, aucun de ces héros n'a la force d'être heureux ; pour tous, comme pour l'auteur, chaque jour n'est qu'un « laps de temps pendant lequel les circonstances nous obligent à tout remettre au lendemain »<sup>20</sup>.

Le moi profond des héros de Languirand arrive mal à s'affranchir de ses chaînes. — La seule constatation de leur présence semble suffire à son anéantissement. Obsédés de la conscience d'une irrémédiable médiocrité, trop faibles et trop lâches pour tenter de sauver du néant les valeurs profondes de leur être, les personnages de Jacques Languirand succombent infailliblement à l'abdication. Ainsi, la présence constante d'un père paralytique fait avorter l'une après l'autre les tentatives de création d'Hector des *Grands Départs* ; voire, l'image de la paralysie s'impose à l'artiste à un point tel que celui-ci finit par en infliger malgré lui ses personnages principaux, et les œuvres sont successivement abandonnées<sup>21</sup>. Il y a, semble-t-il, dans l'univers moral de Languirand une trop vive conscience de vieillissement continu, atteignant par-delà le corps jusqu'aux sources mêmes de la vie. Pour l'auteur, nous sommes tous, adultes, condamnés à n'être que d'« irrémédiables perversis »<sup>22</sup>. « À force de m'observer, constate-t-il, j'en viens à me demander si l'homme mérite vraiment qu'on s'en préoccupe »<sup>23</sup>. De tels excès de lucidité, qui oppriment constamment ses héros, les entraînent peu à peu à une espèce de suicide moral. « Le jugement dernier, écrit Jacques Languirand, consiste sans doute en un tribunal d'autocritique : l'Incorrup-

18. *Les Grands Départs*, p. 35.

19. *Ibid.*, p. 136.

20. *Le Dictionnaire insolite*, p. 16.

21. *Les Grands Départs*, p. 18.

22. *Le Dictionnaire insolite*, p. 10.

23. *Ibid.*, p. 94.

tible ne se donne même pas la peine de prononcer la sentence, mais chacun l'exécute sur-le-champ »<sup>24</sup>.

Trop conscient de sa médiocrité, le héros de Jacques Languirand ne demande qu'à se fuir : ses défauts extérieurs l'éloignent à jamais de toute valeur profonde, en décourageant chez lui le moindre effort d'introspection. Ainsi, les personnages des *Grands Départs* semblent vivre, chacun, dans une espèce de pénombre. Eulalie, déçue par la vie, fuit fébrilement la lumière, — comme Hector, son échec dans le murmure des mots. Car ici, la vie reste « un livre dont on a rarement le courage de couper les pages »<sup>25</sup>.

Une telle lâcheté devant soi-même nuit tragiquement à la connaissance du moi. Les personnages de Languirand n'arrivent guère à cerner leur être, leur destin, le sens même de leur vie. Il leur semble se mouvoir dans une perpétuelle nébuleuse où tout s'efface devant le moindre effort pour le retenir. Le passé lui-même, — cette partie de la vie pourtant vécue, réalisée, — reste pour le héros aussi transparent, aussi insaisissable que les fumées de l'avenir :

Etendu sur le lit, raconte Eugène, je laissais les souvenirs m'envahir sans ordre. [...] Je ne parvenais pas à retenir le fil qui m'eût permis de considérer les événements dans un ordre quelconque, fût-ce bêtement l'ordre chronologique. L'espace d'une seconde, je parvenais parfois à saisir le fil ; j'avais tout à coup l'impression d'être sur le point de déchiffrer l'énigme de ma petite existence. Mais le fil se brisait ...<sup>26</sup>

L'homme qui ne sait se voir, fût-ce pour se condamner, est condamné malgré lui. Le néant l'envahit et désagrège jusqu'aux plus infimes parcelles de son être : il se meut dans le vide. « Mon destin est percé de trous », constate Jacques Languirand<sup>27</sup>. Et n'est-ce pas significatif de voir les personnages des *Insolites*, dans le néant d'une conversation artificiellement maintenue,

24. *Tout compte fait*, p. 67.

25. *Le Dictionnaire insolite*, p. 71.

26. *Tout compte fait*, p. 87.

27. *Le Dictionnaire insolite*, p. 135.

se ranger soudain autour d'un gouffre imaginaire, pour mieux s'y refléter <sup>28</sup> ?

L'âme anéantie, l'être se voit réduit au niveau de la matière. L'auteur sait à quel point tout ce qui, en lui, était capable de l'animer, cette merveilleuse faculté d'émerveillement, s'est émoussée dans la lutte quotidienne avec le réel, pour enlever impitoyablement à l'adulte la dimension prodigieuse de l'enchantement <sup>29</sup> :

Je me sens rigide, dit Hector au vieux paralytique. La vie grouille autour de moi : le règne végétal, le règne animal — et vous et moi, nous appartenons au règne minéral. Nous sommes des os — essentiellement des os rigides. Je voudrais être un orchestre pour jouer une symphonie ... Plus je vous regarde, plus je trouve que vous avez l'air d'un violoncelle. Mais ça ne suffit pas pour jouer une symphonie. Et moi, de quoi ai-je l'air dans tout ça ? [...] J'ai l'air d'un trombone. D'un trombone à coulisse, bien glissant, bien braillant ... Et ça ne suffit pas non plus ... <sup>30</sup>

La matière reste esclave de la matière : elle fait partie de l'engrenage. Les ratés de Jacques Languirand savent trop qu'ils ne sont que les « rouages anonymes » de gigantesques machines <sup>31</sup>, et que leur autonomie se réduit, pour tout dire, aux fantasmagories d'une imagination impuissante. La vie semble ici une espèce de « manège en marche », dont nul n'a le courage de sauter, sauf en rêve, — où la faiblesse livre l'homme à un inexplicable enchaînement <sup>32</sup>.

Mais le héros de Jacques Languirand reste surtout la marionnette d'autrui. Il y a dans ce théâtre de quoi amplement soutenir l'affirmation de Sartre : « l'enfer », ici, c'est avant tout et toujours — « les autres ». Par le mépris et la pitié, le héros reste irrémédiablement lié à cette lourde pâte d'humanité, qui l'encercle, l'emprisonne et l'amointrit. Autant dans le rêve les autres ne lui semblaient exister qu'en fonction de lui — le

28. *Les Insolites*, p. 59.

29. *Le Dictionnaire insolite*, p. 36.

30. *Les Grands Départs*, p. 36.

31. *Tout compte fait*, p. 98.

32. *Ibid.*, p. 121.



héros si longtemps attendu —, autant dans la réalité ce même héros ne paraît vivre qu'en fonction des autres, pour confirmer l'image reflétée par autrui de sa médiocrité. Hector sert de miroir à Margot: en lisant en elle ses pensées les plus mesquines, en prévoyant chacun de ses actes, celui-ci sait réduire sa femme à l'état d'une simple marionnette, à la merci de son jeu de ficelles<sup>33</sup>. De même, Eulalie cesse de croire en ses propres possibilités d'évasion et de rajeunissement à partir du moment où elle constate l'échec de ses rêves chez son ami<sup>34</sup>. Et Perplex lui-même est mal à l'aise sur son poteau: il souffre de la bassesse qui l'entoure à tel point qu'il ne sait plus s'il doit y rester, ou redescendre. Comme il arrive mal à se délivrer du poids de la terre, ce demi-héros et ce demi-vaincu! « Je suis lourd de racines qui s'enfoncent en elle, dit-il; et lourd d'hésitation et de peur ... »<sup>35</sup> D'ailleurs, quel est le rôle du second Eugène dans *les Violons de l'automne*? N'est-il pas là essentiellement pour refléter l'infirmité d'un vieillard qui échoue si lamentablement au jeu des illusions, et pour écraser celui-ci du poids de son échec? « Je vous jure, Marie-Rose, s'écrie le vieillard à sa femme, que si Eugène franchit le seuil de cette porte, je vais rajeunir de dix ans, de vingt ans, de trente ans »<sup>36</sup>. Les autres servent ainsi aux ratés de Jacques Languirand de témoins, de juges et de bourreaux. De bourreaux d'autant plus efficaces que la victime semble avoir partie liée avec ces miroirs trop fidèles d'elle-même: une sympathie apitoyée, dissipant l'horreur et le mépris, lui enlève ainsi ses dernières armes contre ceux qui la tuent. « La peine des autres est une prison », constate Hector des *Grands Départs*<sup>37</sup>. Au-delà de l'intelligence, elle attache le cœur à la vision lugubre d'une humanité misérable et souffrante, à jamais incapable de toute envolée. Ainsi, la lucidité et la pitié composent avec autrui: elles laissent l'individu empêtré dans la médiocrité de l'homme. C'est

33. *Les Grands Départs*, p. 82.

34. *Ibid.*, p. 98.

35. *Le Gibet*, p. 81.

36. *Les Violons de l'automne*, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1962, p. 201.

37. *Les Grands Départs*, p. 36.

l'anti-Eugène, ce « traître » qui n'a jamais cessé de la vendre en pièces détachées, cet « espion » qui a toujours appartenu au clan des autres, — et qui va jusqu'à leur distribuer des masques modelés sur son angoisse<sup>38</sup>.

Cette vision pitoyable de l'homme, saisie par l'esprit et profondément sentie, isole inévitablement l'un de l'autre les personnages de Jacques Languirand. C'est là la véritable cloison, auprès de laquelle toute entrave matérielle n'est que dérisoire. De fait, les personnages du couple insolite des *Cloisons*, totalement invisibles et étrangers l'un à l'autre, atteignent au-delà du mur qui les sépare, par le truchement du rêve, à cette communion parfaite des âmes tant désirée par l'auteur lui-même. « C'est merveilleux », songe la femme, de son voisin, « je te regarde vivre dans ma tête. Je suis attentive au moindre mouvement, beaucoup plus sans doute que si je me trouvais avec toi dans cette chambre »<sup>39</sup>. En effet, chez Jacques Languirand, la présence physique semble empêcher toute communication réelle entre les êtres. Tous ces personnages restent en société captifs de l'obsession de l'échec total de l'humanité. Pour chacun, aucun des autres ne semble exister en lui-même; tous se réduisent à une conception globale d'une race ratée; tous font partie d'une idée. C'est ce boulet que la jeune Sophie traîne derrière elle et qui entrave l'amour<sup>40</sup>: c'est le sentiment de l'impuissance de l'homme qui empêche chacun de se donner<sup>41</sup>. Dans son introduction aux *Grands Départs*, Louis-Georges Carrier écrit: « Une terrible solitude referme les personnages sur eux-mêmes; ils poursuivent un monologue interminable, ne s'entendent pas et ne se répondent pas; ils se regardent comme des choses transparentes, observant au-delà des autres leurs rêves et leurs désirs frustrés »<sup>42</sup>.

En fait, prisonnier de l'échec global de l'humanité, échec qu'il assume à titre personnel, le héros de Jacques Languirand éprouve le besoin de s'en affranchir: il

38. *Tout compte fait*, p. 29.

39. *Les Cloisons*, p. 88.

40. *Les Grands Départs*, p. 38-40.

41. *Tout compte fait*, p. 87.

42. *Les Grands Départs*, p. 11.

remonte sur son poteau. « Les autres [...] déterminent mes frontières, dit Eugène : ils me contraignent à vivre replié dans mes retranchements, sous la menace d'avoir les reins brisés »<sup>43</sup>. Ainsi, « chacun demeure seul avec ses rêves »<sup>44</sup>. Spontanément comme chez Perplex, ou à force de volonté comme dans *les Violons de l'automne*, le rêve se recrée, la nostalgie resurgit de ses propres cendres. — Et le cycle recommence.

\*

\*            \*

Toute étude sur Jacques Languirand, semble-t-il, est fatalement ramenée à cette idée du cycle. Comme si l'auteur lui-même était pris à jamais dans le tourbillon inextricable de ses obsessions, de ses désirs et de ses déceptions, du mouvement vertigineux de sa pensée. Et ce cycle, l'auteur ne paraît pouvoir ni le briser, ni l'accepter tout à fait. Le rire nerveux et forcé de ses personnages hypertendus, acculés à la vérité de leur encerclement, nous semble une forme à demi révoltée de l'acceptation, ou plutôt un effort désespéré vers l'acceptation, servant à l'homme de libération provisoire. « Le rire est une soupape nécessaire, écrit Jacques Languirand : il invite les hommes à se moquer de certains travers et à se soulager de leur poids »<sup>45</sup>. Ainsi, le héros de Jacques Languirand s'évertue courageusement dans le sens de l'acceptation. Comme Perplex et l'auteur lui-même, il cherche à porter à terme les révolutions dérisoires de sa destinée, pour « témoigner de ce qui se trouve au-delà : « cette zone de paix »<sup>46</sup>, — l'accord parfait du moi aux rythmes de la vie.

LUCILLE ROY HEWITSON

43. *Tout compte fait*, p. 41.

44. *Ibid.*, p. 146.

45. Dans *le Quartier latin*, 5 mars 1959, p. 6.

46. *Le Gibet*, p. 144, 147.